



Francis Ponge
Œuvres complètes

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE BERNARD BEUGNOT,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MICHEL COLLOT, GÉRARD FARASSE,
JEAN-MARIE GLEIZE, JACINTHE MARTEL,
ROBERT MELANÇON ET BERNARD VECK

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

FRANCIS PONGE

*Œuvres
complètes*

I

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE BERNARD BEUGNOT,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MICHEL COLLOT, GÉRARD FARASSE,
JEAN-MARIE GLEIZE, JACINTHE MARTEL,
ROBERT MELANÇON ET BERNARD VECK

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1999,
pour l'ensemble de l'appareil critique et des Ateliers.

DOUZE PETITS ÉCRITS

A. J. P.

I

Excusez cette apparence de défaut dans nos rapports. Je ne saurai jamais m'expliquer.

Vous est-il impossible de me considérer à chaque rencontre comme un bouffon ? Je ris maintenant d'en parler d'une façon si sérieuse, cher Horatio ! Tant pis ! Quelconque de ma part la parole me garde mieux que le silence. Ma tête de mort paraîtra dupe de son expression. Cela n'arrivait pas à Yorick quand il parlait.

II

Forcé souvent de fuir par la parole, que j'aie pu seulement quelquefois retourné d'un coup de style le défigurer un peu ce beau langage, pour bref qu'il renomme Ponge selon Paulhan¹.

TROIS POÉSIES

I

Pour la ruée écrasante
De mille bêtes hagardes
Le soleil n'éclaire plus
Qu'un monument de raisons¹.

Pourront-ils, mal venus
De leur sale quartier,
La mère, le soldat,
Et la petite en rose,

Pourront-ils, pourront-ils
Passer ? Ivre, bondis,
Et tire, tire, tue,
Tire sur les autos !

II

Quel artificier
Tu meurs ! Fauve César !

Bigarre le parterre
Aux jeux avariés !

Brandis ta rage courte
En torche ! Rugis rouge* !

Et roule mort, gorgé
D'empire et de nuées¹ !

III

Ces vieux toits
quatre fois
résignés

Ce hameau
sans fenêtre
sous les feuilles

C'est ton cœur
quatre fois
racorni

ta sagesse
hermétique
ô tortue !

* Var. : Hurle, cruel !

QUATRE SATIRES

I. LE MONOLOGUE DE L'EMPLOYÉ

« Sans aucun souci du lendemain, dans un bureau clair et moderne, je passe mes jours.

Je gagne la vie de mon enfant qui grandit et grossit d'une façon convenable, non loin de Paris, avec quelques autres jolis bébés, dans une villa qu'on voit du chemin de fer.

La mère ayant repris son travail un mois après l'événement, la fatalité s'en est mise : malade encore, aspirant au repos, elle est partie avec cet Américain dont la concierge faisait peu de cas.

Que faire à cela ? Hélas !

Je gagne la vie de mon enfant, et je gagne ma vie, paisiblement. Je peux aller, vers le milieu de la journée ensoleillée, manger ; et manger encore le soir quand l'activité de la ville, après une période d'intensité considérable, décroît et meurt avec la lumière.

Je peux aussi me coucher, je peux rentrer me coucher dans une chambre modeste, il est vrai, mais située au bon air, dans la plus grande rue d'un quartier populaire, que j'aime, où vivent quelques amis.

Je gagne ma vie paisiblement, sans peine, en faisant un travail régulier et facile pour lequel je ne risque pas du tout d'être ennuyé gravement.

Tout a été soigneusement nettoyé et mis en place lorsque j'arrive ; quand je ferme la porte et m'en vais, saluant mes chefs, aucun souci ne sort avec moi.

Ainsi je gagne ma vie qui s'écoule avec assez de

lenteur et d'aisance, et que je goûte beaucoup, à sa valeur. »

« Cependant le soir, libre de mon temps, je prends conscience d'être un homme pensant : je lis et je réfléchis, réservant une demi-heure¹ à cet effet avant de dormir.

Dans ce moment, une amertume coutumière m'envahit et je me prends à songer que vraiment je suis un être humain supérieur à sa fonction sociale. Mais je dis alors une sorte de prière où je remercie la Providence de m'avoir fait petit et irresponsable dans un si mauvais ordre de choses.

Si la colère m'anime² je me calme aussitôt, songeant à cette fortune d'être placé, par mes intérêts comme par mes sentiments, dans la classe qui possède la servitude et l'innocence.

Esclave, je me sens plus libre qu'un maître chargé de soins et de mauvaise conscience.

Je rêve quelquefois au monde meilleur que mon enthousiasme refroidi me représente plus rarement depuis quelques années. Mais bientôt je sens que je vais dormir.

Et je tourne encore mon esprit vers mon enfant qui me lie à l'ordre social, et dont l'existence aggrave ma condition de serf. Je pense aussi à cette femme... Alors ma respiration devient tout à fait régulière car la tranquillité m'apparaît comme le seul bien souhaitable, dans un monde trop méchant encore pour être capable de se libérer, d'après ce que disent les journaux. »

II. LE COMPLIMENT À L'INDUSTRIEL

Sire, votre cerveau peut paraître pauvre, meublé de tables plates, de lumières coniques tirant sur des fils verticaux, de musiques à cribler l'esprit commercial, mais votre voiture, autour de la terre, promène visiblement Paris, comme un gilet convexe, barré d'un fleuve de platine, où pend la tour Eiffel avec d'autres breloques célèbres, et lorsque, revenant de vos usines, déposées au creux des campagnes comme autant de merdes puantes, vous soulevez une tapisserie et pénétrez dans vos salons,

plusieurs femmes viennent à vous, vêtues de soie, comme des mouches vertes.

III. LE PATIENT OUVRIER

À Ch. Falk¹.

Des camions grossiers ébranlent la vitre sale du petit jour².

Mal assis, Fabre, à l'estaminet, bouge sous la table des souliers crottés la veille. L'acier de son couteau, attaqué par la pomme de terre bouillie, il le frotte avec un morceau de pain, qu'il mange ensuite. Il boit un vin dont la saveur affreuse hérisse les papilles de la bouche, puis le paye au patron qui a trinqué.

À sept heures ce quartier a l'air d'une cour de service. Il pleut.

Fabre pense à son wagonnet qui a passé la nuit dehors, renversé près d'un tas de sable, et qu'il relèvera brutalement, grinçant, décoloré, dans le brouillard, pour d'autres charges.

Lui est encore là, à l'abri, avec, dans une poche de sa vareuse, un carnet, un gros crayon, et le papier de la caisse des retraites.

IV. LE MARTYRE DU JOUR

OU

« CONTRE L'ÉVIDENCE PROCHAINE »

Considération, baie des nuits, pure vitre d'une ennuyeuse entrelueur à l'aube embue, le volet bleu fermé d'un coup il fait jour à l'intérieur.

★

Aussitôt sur Oscar¹ l'incisif outil du soleil brille. Il divise ses cils. Dès l'œil ouvert, à bas du songe coursier, Oscar est mis debout sur le plan de la mer. Et son corps culbu-

teur toujours contre l'attrait du sol efforce ses muscles : animaux, d'une vaine chaleur mécanique, vaincus. Terre à terre tout saute et grouille autour de lui. Pour se dépêcher, il faut multiplier les regards et faire attention tout près.

★

Dans une anthologie romantique, Julie, la peau dorée, les cuisses aérées sous une robe légère, lisait. Il la bouscule devant un bazar². On y voit des tapis étalés comme des campagnes, et des bronzes dessus comme des rochers. Des coffrets ouverts ressemblent à des villes. De l'or des genêts, du violet des bruyères une carpe est brochée. « C'est trop, dit Oscar, et pas cher dans le Catalogue moderne. »

★

On torréfie du café par là, le toit d'en face est rouge, un jet de vapeur siffle. Oscar est tout à fait accaparé. Réduit, stérilisé, il s'agite³ sur une chaise de fer. Un éblouissement confond le ciel et la rue. Derrière une grille de lumière, on voit sur les murs bleus des nuages affichés.

★

Mais enfin les ombres autour des architectures tournent, tout court se tasser dans le fond pour le drame des perspectives car⁴ une majesté puissamment avenue étouffe la lampe tyrannique. Tandis que Julie doit fermer son livre, Oscar, prunelles élargies, les étalages rentrés, voit se rétrécir vite l'intérêt du soleil⁵.

TROIS APOLOGUES

I. LE SÉRIEUX DÉFAIT

À Charlie Chaplin.

« Mesdames et messieurs, l'éclairage est oblique. Si quelqu'un fait des gestes derrière moi qu'on m'avertisse. Je ne suis pas un bouffon.

Mesdames et messieurs : la face des mouches est sérieuse. Cet animal marche et vole à son affaire avec précipitation. Mais il change brusquement ses buts, la suite de son manège est imprévue : on dit que cet insecte est dupe du hasard. Il ne se laisse pas approcher : mais au contraire il vient, et vous touche souvent où il veut ; ou bien, de moins près, il vous pose la face seule qu'il veut. Chassé, il fuit, mais revient mille instants par mille voies se reposer au chasseur. On rit à l'aise. On dit que c'est comique.

En réfléchissant, on peut dire encore que les hommes regardent voler les mouches.

Ah ! mesdames et messieurs, mon haleine n'incommodet-elle pas ceux du premier rang ? Était-ce bien ce soir que je devais parler ? Assez, n'est-ce pas ? vous n'en supporteriez pas davantage. »

II. LA DESSERTÉ DU SANG BLEU

Un certain nombre d'êtres organisés, sensiblement différents des espèces communes, se prétendaient animés de sang bleu.

Pour avoir le cœur net de cette étrangeté, on installa une nouvelle machine publique. Tout y fut mis en question devant une foule de témoins, et chaque fois le couteau rougit au lieu du secret de la corde.

Ainsi, rien de grave : ce sang bleu n'était qu'une façon de parler, et les mœurs seulement s'y étaient compromises.

D'ailleurs les espèces ne se différencient pas si vite que cela ; on le rappelle de temps en temps, depuis Darwin, dans les classes supérieures.

III. SUR UN SUJET D'ENNUI

De Grandes Choses¹ ont eu lieu entre les gens ces temps derniers, quand la plupart se voyait uniforme.

Il s'est formé des tas de corps lourds à traîner, des tas d'expressions, de choses à dire.

Et il faut bien pourtant les déplacer, en faire des arrangements ; il faut soigner publiquement leurs traces.

Pauvre lecteur, parfois j'en suis maussade ! Leurs maladies honteuses, à la bonne heure, ne nous gênent plus beaucoup.

LE PARTI PRIS DES CHOSES

PLUIE

La pluie, dans la cour où je la regarde tomber, descend à des allures très diverses. Au centre c'est un fin rideau (ou réseau) discontinu, une chute implacable mais relativement lente de gouttes probablement assez légères, une précipitation sempiternelle¹ sans vigueur, une fraction intense du météore² pur. À peu de distance des murs de droite et de gauche tombent avec plus de bruit des gouttes plus lourdes, individuées. Ici elles semblent de la grosseur d'un grain de blé, là d'un pois, ailleurs presque d'une bille. Sur des tringles, sur les accoudoirs de la fenêtre la pluie court horizontalement tandis que sur la face inférieure des mêmes obstacles elle se suspend en berlingots convexes. Selon la surface entière d'un petit toit de zinc que le regard surplombe elle ruisselle en nappe très mince, moirée à cause de courants très variés par les imperceptibles ondulations et bosses de la couverture. De la gouttière attenante où elle coule avec la contention d'un ruisseau creux sans grande pente, elle choisit tout à coup en un filet parfaitement vertical, assez grossièrement tressé, jusqu'au sol où elle se brise et rejaillit en aiguillettes brillantes³.

Chacune de ses formes a une allure particulière ; il y répond un bruit particulier. Le tout vit avec intensité comme un mécanisme compliqué, aussi précis que hasardeux, comme une horlogerie⁴ dont le ressort est la pesanteur d'une masse donnée de vapeur en précipitation⁵.

La sonnerie au sol des filets verticaux, le glou-glou des gouttières, les minuscules coups de gong se multiplient et

résonnent à la fois en un concert sans monotonie, non sans délicatesse⁶.

Lorsque le ressort s'est détendu, certains rouages quelque temps continuent à fonctionner, de plus en plus ralentis, puis toute la machinerie s'arrête. Alors si le soleil reparait tout s'efface bientôt, le brillant appareil s'évapore : il a plu⁷.

LA FIN DE L'AUTOMNE

Tout l'automne à la fin n'est plus qu'une tisane froide. Les feuilles mortes de toutes essences macèrent dans la pluie. Pas de fermentation, de création d'alcool : il faut attendre jusqu'au printemps l'effet d'une application de compresses sur une jambe de bois.

Le dépouillement se fait en désordre. Toutes les portes de la salle de scrutin s'ouvrent et se ferment, claquant violemment. Au panier, au panier ! La Nature déchire ses manuscrits, démolit sa bibliothèque, gaule rageusement ses derniers fruits.

Puis elle se lève brusquement de sa table de travail. Sa stature aussitôt paraît immense. Décoiffée, elle a la tête dans la brume. Les bras ballants, elle aspire avec délices le vent glacé qui lui rafraîchit les idées. Les jours sont courts, la nuit tombe vite, le comique perd ses droits.

La terre dans les airs parmi les autres astres reprend son air sérieux. Sa partie éclairée est plus étroite, infiltrée de vallées d'ombre. Ses chaussures, comme celles d'un vagabond, s'imprègnent d'eau et font de la musique.

Dans cette grenouillerie, cette amphibiguïté¹ salubre, tout reprend forces, saute de pierre en pierre et change de pré. Les ruisseaux se multiplient.

Voilà ce qui s'appelle un beau nettoyage, et qui ne respecte pas les conventions ! Habillé comme nu, trempé jusqu'aux os.

Et puis cela dure, ne sèche pas tout de suite. Trois mois de réflexion salutaire dans cet état ; sans réaction vasculaire, sans peignoir ni gant de crin². Mais sa forte constitution y résiste.

Aussi, lorsque les petits bourgeons recommencent à

<i>Note sur le texte</i>	996
<i>Notes</i>	997
<i>Notes de l'Atelier</i>	1002
CINQ SAPATES	
<i>Notice</i>	1003
<i>Note sur le texte</i>	1004
L'ARAIGNÉE	
<i>Notice</i>	1005
<i>Note sur le texte</i>	1007
<i>Notes</i>	1008
LA RAGE DE L'EXPRESSION	
<i>Notice</i>	1009
<i>Note sur le texte</i>	1023
<i>Notes</i>	1023
<i>Notes de l'Atelier</i>	1049
LE GRAND RECUEIL	
<i>Notice générale</i>	1050
<i>Note sur le texte</i>	1056
I. LYRES	
<i>Notice</i>	1056
<i>Note sur le texte</i>	1058
<i>Notes</i>	1058
II. MÉTHODES	
<i>Notice</i>	1082
<i>Note sur le texte</i>	1085
<i>Les Textes d'Algérie</i>	1085
<i>Notes</i>	1089
III. PIÈCES	
<i>Notice</i>	1131
<i>Note sur le texte</i>	1133
<i>Notes</i>	1134
<i>Notes des Ateliers</i>	1191
À LA RÊVEUSE MATIÈRE	
<i>Note sur le texte</i>	1194

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

DOUZE PETITS ÉCRITS

LE PARTI PRIS DES CHOSES

LIASSE

LE PEINTRE À L'ÉTUDE

PROÊMES

LA SEINE

L'ARAIGNÉE

LA RAGE DE L'EXPRESSION

LE GRAND RECUEIL

LYRES

MÉTHODES

PIÈCES

À LA RÊVEUSE MATIÈRE

Dans l'atelier des œuvres

Introduction

par Bernard Beugnot

*Le « Scriptorium » de Francis Ponge
Chronologie*

par Bernard Beugnot et Bernard Veck

*Note sur la présente édition
par Bernard Beugnot*

Notices, notes